

ÉRIC FOTTORINO

L'HOMME
QUI M'AIMAIT
TOUT BAS

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

Aux Éditions Gallimard

CARESSE DE ROUGE. Prix François-Mauriac 2004 (« Folio », n° 4249).

KORSAKOV. Prix Roman France Télévisions 2004, Prix des Libraires 2005
(« Folio », n° 4333).

BAISERS DE CINÉMA. Prix Femina 2007 (« Folio », n° 4796).

Chez d'autres éditeurs

ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (repris dans « Folio », n° 4179).

LES ÉPHÉMÈRES, *Stock*, 1994 (repris dans *Pocket* n° 4421).

CŒUR D'AFRIQUE, *Stock*, 1997. Prix Amerigo-Vespucci 1997.

NORDESTE, *Stock*, 1999 (repris dans « Folio », n° 4717).

UN TERRITOIRE FRAGILE, *Stock*, 2000. Prix Europe 1 ; Prix des Bibliothécaires (repris dans « Folio », n° 4856).

Récits

JE PARS DEMAIN, *Stock*, 2001. Prix Louis-Nucera.

LA FRANCE VUE DU TOUR (avec Jacques Augendre), *Solar*, 2007. Prix Antoine-Blondin.

PETIT ÉLOGE DE LA BICYCLETTE, 2007, « Folio 2 euros », n° 4619.

L'HOMME QUI
M'AIMAIT TOUT BAS

ÉRIC FOTTORINO

L'HOMME
QUI M'AIMAIT
TOUT BAS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

*Ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits qui
font les morts si lourds dans leur cercueil.*

MONTHERLANT

Le 11 mars 2008 en fin de journée, dans un quartier nord de La Rochelle, mon père s'est tué d'un coup de carabine. Il avait garé sa voiture sur un parking et s'était installé à la place du passager, sans doute pour n'être pas gêné par le volant. Il a légèrement incliné son siège en arrière, a étendu ses jambes, glissé l'arme le long de son corps, porté le canon à sa bouche. Et puis d'un geste souple, lui qu'on appelait l'homme aux mains d'or quand il était « kinési » rue Bazoges, avec sa blouse blanche, son teint mat et son sourire étincelant d'homme du soleil, il a pressé la détente.

J'ignore ce qui me pousse à écrire ces quelques lignes, et à continuer. Tout est à la fois si confus et si clair. Mon père qui m'avait tant donné, à commencer par son nom, a choisi d'en finir ainsi. Au commissariat, avec mes deux jeunes frères François et Jean, le policier nous a montré la cartouche vide dans un sachet transparent. En fait pas une cartouche. Une balle de douze millimètres utilisée pour la chasse au sanglier. Papa ne voulait pas se rater.

Pourtant elle avait l'air inoffensive, cette tige de plastique rose, légère comme une plume. Le policier nous a parlé d'une carabine à un coup, un modèle très ancien au mécanisme peu courant. On s'est regardés, ça ne nous disait rien, cette carabine. Nos oncles et tantes ont pensé à la Buffalo concours, une arme des manufactures de Saint-Étienne que mon grand-père avait offert à son fils aîné pour son entrée en sixième, l'année de ses onze ans. J'ai calculé : 1948. En Tunisie, c'était un cadeau courant pour un garçon en âge de cavalier dans le chott el-Djérid derrière gazelles et mouflons. Mais non, ce n'était pas cette carabine. C'est idiot mais on a été soulagés de savoir que papa n'avait pas fait « ça » avec la Buffalo concours donnée par son propre père.

Le lendemain, au courrier, j'ai reçu une lettre. J'ai reconnu son écriture sur l'enveloppe. Depuis la veille j'avais gardé l'œil sec, je pleurais comme pleurent les grottes : à l'intérieur. Il était partout dans mon esprit, il me parlait, j'avais ses intonations dans l'oreille, son image animée puisqu'il vivait en moi, il était vivant, n'est-ce pas ? Sa lettre était pleine de choses qui font pleurer, alors ça n'a pas manqué. La digue a rompu. Je m'étais isolé pour la lire sans témoins. Il y avait aussi une lettre pour François et une lettre pour Jean. Il me chargeait de les leur remettre et j'ai pensé à cette expression, avoir charge d'âmes. C'est à mon adresse qu'il avait écrit leur nom et prénom, et soudain mon adresse m'a fait frémir. Ma maison se situe dans un ancien quartier militaire. Une rue calme. Rue du Tir.

C'est une phrase qui m'a ravagé, dans cette lettre incroyable de retenue et de lucidité chez cet homme qui avait décidé de se tuer et qui, sans trembler, avait écrit à chacun de ses fils et à quelques proches, d'une écriture exceptionnellement aérée, aérienne, comme s'il avait voulu que chaque mot puisse être déchiffré sans difficulté ni hésitation. Ce n'étaient pas ses pattes de mouche habituelles, mais des lettres amples tendues vers le ciel, tracées par quelqu'un qui respire à pleins poumons et sent la vie entrer en lui comme jamais à l'instant qu'il a choisi pour la quitter. Au total six courriers partis vers différents coins de France. Et curieusement, aucun ne porte de tampon, d'oblitération, de mention de lieu, d'heure ou de date. J'ignore encore les raisons de cette énigme. Était-ce le seul fait du hasard ou une volonté délibérée d'effacer ses traces, un arrangement avec le receveur des postes d'un village où il connaissait chacun, où il avait ici rééduqué une jambe, là soulagé une hanche, ailleurs délié une main ? Cette enveloppe immaculée a épaissi le mystère de sa mort, comme s'il avait lui-même déposé dans ma boîte aux lettres son ultime message, à plus de cinq cents kilomètres du lieu où il finissait de vivre.

Cette phrase qui m'a ravagé, qui a ouvert la vanne des sanglots, disait : « Chapeau Éric, il a fait du chemin le gamin du Grand-Parc », allusion à la cité où j'habitais avec ma mère à la fin des années 1960 à Bordeaux, avant qu'ils se rencontrent et se marient, avant qu'il m'adopte, qu'il nous donne son nom à elle et à moi, ce nom que je

porte comme un talisman, qui sentait la Tunisie du Sud, les pâtisseries orientales, l'accent de là-bas, la chaleur et le bleu du ciel, les dunes de Tozeur et le miel, quelque chose d'infiniment généreux qui passait dans sa voix ou dans ses seuls gestes quand il estimait que les mots étaient en trop et qu'il préférait se taire, promenant seulement sur moi un regard d'une tendresse sans fond ou recherchant ma complicité d'un clin d'œil.

À l'époque je l'appelais encore Michel, sa smala de famille l'appelait Michou. Il était beau, plein de muscles et de douceur, naturellement bronzé, un visage fin et expressif, l'air débonnaire, tranquillement sûr de lui, de son charme, de sa force. Quelque chose d'un acteur de cinéma. Me vient une réplique d'Yves Montand dans *César et Rosalie*, à propos de Sami Frey : « On sent le type à l'aise, quoi. » Et Romy Schneider répondait : « Cela s'appelle le charme. » Maman paraissait heureuse avec lui. Un soir il est entré dans ma chambre et m'a dit en se raclant la gorge que si je voulais bien il serait mon père et que je pourrais l'appeler papa. J'ai raconté cet instant de magie dans plusieurs de mes livres, et moi qui ne les relis jamais, je me suis précipité sur eux en cherchant fébrilement les pages où je le décrivais, une fois en marchand de cannes à pêche, une fois en ostréiculteur aux mains tailladées, une autre fois sans fard ni fiction, tel qu'en lui-même dans un livre dédié « À Michel Fottorino, mon père ». Mes mains tremblent chaque fois que je veux retrouver ces passages où il vit encore. Je cherche dans mes romans des preuves de vie, les preuves qu'il a vécu, que nous avons vécu ensemble heureux. J'ai réalisé à ce

moment la dimension magique de l'écriture : les personnages ne vieillissent ni ne meurent.

Je revois cette scène qui ne figure dans aucun de mes livres. Michel et maman se connaissent depuis peu. Nous cheminons un soir de printemps le long de la Garonne. Nous avons dîné dans une guinguette et maintenant ils marchent devant moi, maman a passé son bras gauche à la taille de Michel, qui lui tient l'épaule. Soudain je les laisse s'éloigner jusqu'à ce qu'ils deviennent plus petits, serrés l'un contre l'autre. Leurs deux ombres ne font plus qu'une, penchée sur le miroir du fleuve. Alors je tends le bras et par le jeu de la distance ils marchent dans le creux de ma main. C'est ma vie que je tiens là, notre vie heureuse qui commence. J'aurai bientôt neuf ans et je viens de naître. Bientôt je m'appellerai Éric Fottorino, je suis le gamin du Grand-Parc qu'il vient chercher pour l'emmener au foot dans sa Simca bleue, celle qu'il gare le soir sous nos fenêtres et dont je vérifie avant de trouver le sommeil qu'elle ne part pas, qu'elle reste là, qu'il reste avec nous.

Je suis arrivé en fin de matinée à La Rochelle. Mes frères m'attendaient. Nous sommes partis à la morgue de l'hôpital. Dans le train j'ai récapitulé cette vie, la naissance de François, un 26 août comme moi, mais dix ans plus tard, François pour toujours mon cadeau d'anniversaire, et Jean, cadeau de Noël né un 30 décembre 1971, mes deux frères, jamais il ne nous viendrait à l'esprit de nous compter par demis.

C'est moi qui ai prévenu maman. Elle et mon père vivaient séparés depuis presque vingt-cinq ans. Le long cri de maman, au téléphone.

Un jour à Saint-Dié-des-Vosges, en 1997, au Salon international de géographie, j'ai rencontré par hasard Jean Arnautou dont le frère, Jean-Pierre, était un rhumatologue jadis associé à papa, du temps de la rue Bazoges à La Rochelle. Il avait connu mes parents dans les années 1970. Nous avons évoqué ce temps-là avec un peu de mélancolie puisqu'il n'y avait pas eu besoin d'un coup de fusil pour foudroyer leur ménage. Jean avait eu ces mots qui résonnent en moi aujourd'hui : Tes parents formaient le plus beau couple de La Rochelle. Souvenir inutile maintenant, et cruel plus encore, malgré la photo en noir et blanc d'elle et lui que je possède, une photo magnifique, il sourit de toutes ses dents, avec ses cheveux aile de corbeau, ses mèches ondulées, et maman avec sa chair laiteuse, sa peau de rousse, son air facétieux et mutin, petite sœur de Marlène Jobert. Leurs yeux brillent. Ils sont gais, ils sont jeunes. Ils sont vivants.

Je me demande ce qu'il a fait toute la journée avant de se garer en fin d'après-midi sur ce parking. Et le jour d'avant. Et cette dernière nuit. Nicole, sa compagne, n'a rien remarqué. Il est parti comme d'habitude après son café du matin.

Papa, où es-tu allé, qui as-tu vu, pourquoi ce jour-là, précisément ? Toutes ces heures à tuer, avant. As-tu hésité, douté, songé à renoncer ? Sûrement pas, au contraire.

Je tente d'imaginer, mais l'imagination ne m'est d'aucun secours. Il n'a pas cherché à me joindre, pas plus que je n'ai songé à l'appeler. Je n'ai rien senti. J'entends encore la voix de Natalie, ma femme, au creux de mon oreille, ce soir-là. Elle a appelé. J'étais debout dans un train de banlieue, au milieu d'une travée. Sa voix : Il est arrivé quelque chose à ton père. Aussitôt j'ai dit : Il est mort. Ce n'était pas une question, plutôt une certitude. Natalie a répondu oui et avant que le téléphone soit coupé

à l'entrée d'un tunnel, j'ai compris, j'ai su. Mais sur le coup, quand il a commis l'irréparable, non, je n'ai rien senti, je devais être à mon bureau, j'essaie de me remémorer ce que je faisais précisément à cet instant, mais à quoi bon, puisqu'il était déjà hors d'atteinte, avec son téléphone portable dont il ne se servait jamais, auquel il ne répondait pas, et dont je n'avais pas le numéro. Un à-coup de la rame m'a seulement fait perdre l'équilibre. Je me suis rattrapé de justesse à une poignée de métal. Je ne suis pas tombé. Je n'ai pas pleuré.

C'était une belle journée, le 11 mars. A-t-il posté les lettres le matin même, ou la veille au soir ? Impossible de savoir, sans cachet de la poste pour faire foi — et foi de quoi, lui qui ne croyait en rien d'autre qu'à la vie, qui l'a aimée jusqu'au bout, sans Dieu, avec sa morale à lui, ses générosités, ses élans du cœur et ses détestations de l'ordre établi, loin des bigots et des bien-pensants. Et quand il a fait le geste de les glisser dans la boîte, l'une après l'autre comme autant de coups déjà mortels, tremblait-il seulement un peu ? Son cœur avant de s'arrêter battait-il un peu plus fort ? Non, il n'a pas tremblé puisqu'il honorait seulement un rendez-vous très ancien avec lui-même, un engagement qu'il avait peut-être scellé dans le tréfonds le plus secret de sa conscience, quand il était soldat en Algérie sous l'uniforme français et qu'il devait tirer sur ses frères arabes ; ou alors, plus récemment, quand une attaque cérébrale avait manqué le laisser paralysé. Il s'était appliqué sa propre rééducation, avait retrouvé peu à peu l'usage de ses mains et de ses bras à force d'exercices, petits haltères noirs en fonte,

sacs de sable en peau râpée, soulevés tout doucement, instrument à ressort pressé au creux de sa paume. Il s'en était sorti en se soignant telle une bête blessée, à l'abri des regards, au fond d'un garage où nul ne venait fourrer son nez, chez sa sœur Zoune et mon oncle André. Un jour il m'avait dit que s'il n'avait pas réussi à recouvrer ses moyens... En fait il n'avait rien dit. Il s'était contenté d'un geste du doigt sous son cou, le doigt comme un canon dressé. Mon père ne se serait pas supporté diminué. S'il était discret, fuyant la lumière et les honneurs, jamais il ne serait devenu l'ombre de lui-même. Cet aveu m'avait affolé, puis j'avais oublié. Et s'il n'avait réparé sa main droite que pour la préparer, un jour, plus tard, au geste fatal ? J'entends son ancien associé Jean-Pierre Arnautou : « Ton père, il n'avait pas peur de grand-chose. À vrai dire, je crois qu'il n'avait peur de rien. »

Pas de la mort, en tout cas. Il l'avait inscrite parmi ses rendez-vous avec ses clients et surtout ses clientes, très vieilles de préférence, qui le guettaient derrière les rideaux de leurs maisons de retraite, assurées que sa présence, sa voix tonique et douce à la fois leur redonnerait du cœur pour faire quelques pas en rabâchant quelques souvenirs du temps où elles étaient jeunes filles au pas léger.

Tu leur souriais, l'une d'elles t'attendait à l'entrée de la maison de retraite, assise sur une chaise, même si elle n'avait pas de séance prévue avec toi. Elle t'attendait pour que tu lui parles un peu et après elle disait, aux

anges : « Mon Dieu je l'ai vu. » Tu étais son dieu toi qui n'en avais pas. J'entends encore ton rire quand tu racontais ta visite à une petite vieille frappée d'Alzheimer. Voyant qu'il te manquait des dents devant, elle t'avait rassuré : « Il ne faut pas t'inquiéter, elles vont repousser, tes dents ! » Ton sourire ébréché, avec les trous noirs des dents manquantes.

Quelles pensées emplissaient son esprit quand mon père n'eut plus sur le cœur ce poids de papier — des lettres de moins de vingt grammes — pour dire qu'au moment où nous les ouvririons, il serait arrivé ce qui devait arriver, qu'il avait choisi, qu'il avait rendez-vous avec cette fin depuis longtemps, ne sois pas triste, ne soyez pas tristes, signé un vieil enfant qui n'avait jamais voulu grandir ni vieillir, et qui avait commis là son dernier acte d'homme libre, à moins que ce ne fût le premier.

Deux jours avant, sa sœur Zoune lui avait parlé au téléphone. Il avait une voix claire et joyeuse, il se sentait dans un corps de trente ans depuis qu'il avait repris le sport intensément, le vélo jusque dans la Venise verte, des courses à pied interminables dans les bois, le long des chemins et des champs d'Aunis. Y voyait-il le jeune chevreuil qu'il avait recueilli quasi aveugle des années plus tôt, le soignant patiemment dans un enclos avant que l'animal ragaillard, d'une poussée prodigieuse des pattes, saute un jour son obstacle et s'enfuit guéri dans la forêt voisine ? Il lui semblait parfois le voir rôder près

de la maison, ou au détour d'une haie, beau et costaud. Il en parlait avec une fierté retenue comme s'il s'était agi de son enfant...

Mais cette frénésie de sport, ces derniers mois, comme s'il avait voulu mourir de mort naturelle, en emballant son cœur, à quoi répondait-elle, à quel vide soudain, à quel gouffre ouvert sous ses pieds de coureur qui courait à en crever ? Était-ce la retraite longtemps repoussée, tout à coup assénée par une limite d'âge, sa plaque de cuivre dorée — comme un soleil rectangulaire volé à la Tunisie — qui l'avait suivi depuis la rue Frédéric-Bentayoux à Bordeaux, la rue Bazoges à La Rochelle, puis ici à Ferrières, rue de la Croix-de-Paille, une croix de paille, c'était bien sa chance, tiens, mécréant aux mains de sauveur.

Je prononce ces mots, la croix et la paille, le lourd et le léger. C'est le lourd qui a gagné. Comme elle a dû peser dans tes bras, malgré ta force, cette plaque d'identité, Michel Fottorino, masseur-kinésithérapeute, le jour où tu as dû la décrocher. Tu t'es senti dégradé, inutile, toi qui te faisais payer d'un poulet ou de douze œufs — quand tu te faisais payer —, d'un morceau de fromage et de la conversation qui allait avec. Je suis sûr que tu aurais toi-même payé pour l'avoir, cette conversation avec ceux qui, en toute confiance, t'offraient des bouts de leur vie arrachée à leur arthrose, à leur ankylose, à la vieillesse qui venait. Je sais que dans ton regard ils étaient encore jeunes et beaux, ils avaient encore de l'in-

Ce matin sur le chemin de la mer, il pleuvait. Nous marchions sous le crachin, Natalie et moi. Zoé pédalait devant, petite tache orange de son imperméable, boucles s'échappant du casque jaune. Parvenus devant une cabane de pêcheur, nous avons laissé un vieil homme démarrer son antique 4L. La pluie mouchetait mes lunettes et le pare-brise de son auto. J'ai pourtant aperçu son visage et surtout son sourire. Un sourire de guingois, un trait trop large et bancal, comme une plaie sur la figure, une disgrâce. Il avait peut-être soixante-quinze ans ou davantage. Il avait un faux air de toi. L'air que tu aurais eu si tu avais laissé les années t'attaquer, s'en prendre à ton air intense et minéral de beau ténébreux. Après ton attaque cérébrale, une partie de ton visage s'était figée, ton sourire s'était raidi. À force de rééducation, tu avais récupéré toute ta mobilité, y compris tes mimiques faciales. C'était seulement les soirs de grande fatigue que tes traits se tiraient, que ton sourire s'écroulait en un précipice. Le vieil homme nous a adressé un regard furtif et c'était toi qui passais, toi tel que jamais tu n'aurais voulu te montrer à nous, diminué, défait, en ombre chamboulée de l'éternel jeune homme qui aimait trop la vie pour la laisser se réduire à petit feu. Je te revois une dernière fois frapper dans tes mains quand tu étais pressé de filer. Comme en Afrique tu demandais la route, une fois, deux fois, « allez, je vais y aller », et c'était parti. Cette fois tu as filé pour de bon. Au revoir papa, salut, pas adieu, on risquerait de se manquer.



L'homme qui m'aimait tout bas Eric Fottorino

Cette édition électronique du livre *L'homme qui m'aimait tout bas* d'
Eric Fottorino

a été réalisée le 27/04/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en avril 2009 (ISBN : 9782070124633)
Code Sodis : N02375 - ISBN : 9782072023750